Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

8 | 2011

Ailleurs (2)

Avant-propos

Franck Laurent

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/444>

DOI : 10.4000/elh.444

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 11 octobre 2011

Pagination : 9-16

ISBN : 978-2-35698-025-0

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Franck Laurent, « Avant-propos », *Écrire l'histoire* [En ligne], 8 | 2011, mis en ligne le 11 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/444> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.444>

Tous droits réservés

Avant-propos

PLUSIEURS PERSONNAGES d'Édouard Glissant¹ répètent à qui veut l'entendre, et surtout à-ceux-qui-ont-voyagé : « Mais le monde n'est pas le Tout-monde. » C'est, d'abord, quelque chose comme la vieille maxime platonicienne : « le concept de chien n'aboie pas ». C'est peut-être aussi une réponse lapidaire à ceux qui arguaient de ce mot composé, de ce mot-valise, « Tout-monde », très cher à Glissant, pour dire ou laisser entendre que le vieux sage baissait un peu vite les bras, la voix, et oubliait un peu tôt la réalité des aliénations et des luttes qu'une « décolonisation » suivie d'une « mondialisation » n'avaient pas supprimées, loin s'en faut. Mais Glissant savait bien que le donné actuel du monde, même ouvert par les facilités de communication et par les atténuations et complications successives des hiérarchies géopolitiques liées aux Indépendances, à l'obsolescence des Blocs, à l'émergence économique et géopolitique

de pays hier encore dominés par l'Occident – que tout cela ne disait pas forcément grand-chose à ceux qui essayaient encore de penser et figurer l'Avenir. Le Tout-monde, ce mot d'un espace planétaire dont les interconnexions désormais reconnues, hors de toute hiérarchie préétablie, laisseraient la possibilité du risque et de l'événement, y compris et surtout dans les rapports de force, mais toujours dans le cadre de ce qu'il faut bien nommer un nouvel humanisme – ce Tout-monde n'était pour le Grand Écrivain ni, bien sûr, l'état actuel du Monde-Comme-Il-Va, ni même son futur assuré. C'était, disons, une « idée », configurable à la limite avec la situation présente, et susceptible, peut-être, de devenir l'objet d'un désir collectif.

Ce dossier d'*Écrire l'histoire* a tâché d'aborder un peu dans cet esprit la notion d'ailleurs.

Franck Laurent, Université du Maine, 3L.AM – EA 4335.

1. Notamment dans *Tout-monde*, Gallimard, 1993.

Étudiant la chronique d'Henri de Valenciennes consacrée aux débuts du règne d'Henri de Constantinople (qui, après la prise de la Grande Ville par les Croisés en 1204, succéda à Baudouin de Flandre à la tête de l'Empire latin d'Orient), Catherine Croizy-Naquet montre combien l'activation de la notion d'ailleurs est loin d'être systématique dès qu'il s'agit de narrer des événements ayant pour cadre et pour enjeu un espace évidemment éloigné de ce qui constitue le centre, l'ici de référence du locuteur (en l'occurrence, l'Occident chrétien et romain). Avant de prendre en compte cet ailleurs, le récit historique s'avère d'abord étroitement tributaire des dispositifs textuels, des références génériques, et des enjeux idéologiques qui le sous-tendent. Le chroniqueur du XIII^e siècle, consciencieux et habile dans sa volonté d'écrire l'histoire selon les normes de son temps, doit bien rendre compte de quelques singularités géographiques (toponymiques et climatiques par exemple). Mais la nécessité de légitimer la conquête franque impose de faire jouer l'universalisme présumé de la chrétienté latine, et réduit *a minima* la mention des singularités concrètes du monde grec. Mais la force acquise dans l'univers lettré du temps par le modèle narratif de la chanson de geste pousse à représenter les ennemis du nouvel empereur, très divers mais rarement musulmans, tantôt sous les traits du vassal félon, tantôt sous ceux du Sarrasin. Mais le poids de la référence antique

surimpose à l'espace grec contemporain le réseau des traces (plus ou moins fantaisiste) des hauts faits de Philippe et d'Alexandre (attitude mentale qu'on retrouvera longtemps dans les récits de voyage en Grèce, et sans doute jusqu'à nos jours). En somme, « l'ailleurs est "colonisé" politiquement et textuellement ». Qu'on ne s'empresse pas d'accuser l'*homo occidentalis* médiéval, et de lui attribuer un peu vite une incapacité foncière à toute aperception de « l'ailleurs ». Catherine Croizy-Naquet rappelle que plusieurs contemporains, moins engagés dans les conditions de production d'une écriture historique officielle, surent, sans rompre pour autant avec leurs fidélités originaires, rendre compte des singularités de ce monde autre que la guerre leur donnait l'occasion de découvrir. Car il ne suffit pas d'écrire ailleurs pour écrire l'ailleurs.

Joël Blanchard relate un processus presque exactement inverse : celui d'un faisceau de pratiques déterminées, contingentes, issues des nécessités en pleine évolution de la gestion politique d'État au XV^e siècle, et produisant, comme à l'écart des grands repères symboliques encore communément admis, les conditions d'appréhension et d'écriture d'un ailleurs proche, celui des États voisins, partenaires et/ou concurrents, et des singularités concrètes de leur fonctionnement. En étudiant les premiers pas d'une institution, la diplomatie, dont l'auteur peut écrire qu'elle est « au fondement de l'"Ailleurs" » (et ce au travers des écrits et de l'expérience de l'un de ses premiers et plus

illustres « officiants », Philippe de Commynes), Joël Blanchard montre comment les contingences de l'art politique produisent alors, via ce qu'il nomme un « gouvernement du voyage », une écriture particulière de l'ailleurs. Et cette écriture, accompagnant la laïcisation plus ou moins larvée mais déjà engagée des États d'Europe occidentale, sans en avoir bien conscience est déjà en train de périmer, ou tout au moins de relativiser, la « chrétienté » comme mot vieilli de l'ici, au profit du mot « Europe », encore réservé à la langue vernaculaire et dépourvu de référence culturelle légitimante. Une Europe pleine d'ailleurs, qui correspond assez bien à celle que Krzysztof Pomian (dans *L'Europe et ses nations* et dans l'entretien qu'il nous accorde dans ce dossier), voit émerger de la fissuration, puis de l'éclatement (mais aussi du rémanent souvenir) de l'espace symbolique de la Chrétienté latine, centré sur Rome.

L'ailleurs n'est pas vraiment affaire de distance kilométrique. L'article que Jean-Marie Seillan consacre aux romans populaires français inspirés par la guerre des Boers, au tournant des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, pourrait achever de nous en convaincre, en quelque sorte par l'absurde. Même en tenant compte du raccourcissement des distances opéré à l'âge d'or des impérialismes européens, l'Afrique australe était alors très loin

de la France, et bien mal connue des Français. Elle pouvait donc d'autant mieux flatter leur goût de l'exotisme. Et les romans en question, souvent publiés en feuilleton dans des périodiques de grande diffusion, affichaient volontiers leur ambition d'allier à une fonction de divertissement celle d'une vulgarisation des savoirs historiques, géographiques et ethnographiques, sur ces ailleurs que l'Europe forçait alors à entrer dans sa dépendance. Or ces romans, bien davantage encore que ceux qui, à la même époque, sont consacrés aux nouveaux territoires de l'expansion coloniale française ², s'avèrent surtout conçus en fonction de l'ici-maintenant d'une France dont l'identité relève d'abord de sa place dans les rivalités nationales intra-européennes (l'Anglais, l'Allemand...), ou dans ses démons politico-mythiques (le Juif, « celui » de l'affaire Dreyfus). Dans cette sursaturation de références locales, l'ailleurs n'a guère de chance d'animer vraiment ces textes, quel que soit leur exotisme proclamé.

Y aurait-il abus de langage à qualifier d'« ailleurs social » les marges de nos sociétés ? On sait pourtant combien les métaphores spatiales, celles de la profondeur notamment, mais aussi de l'intertice, ont porté le puissant courant de discours, de représentations et de savoirs généré par ces zones sociales depuis le ^{xix}^e siècle ³. On sait également

2. Que Jean-Marie Seillan a étudiés dans son ouvrage *Aux sources du roman colonial (1863-1914). L'Afrique à la fin du ^{xix}^e siècle*, Karthala, 2006.

3. Voir notamment Pierre Macherey, la partie intitulée « Au fond des choses » dans *À quoi pense la littérature ?*, Presses universitaires de France, 1990.

que bien des motifs d'étrangeté spatiale ont été appliqués, fréquemment sinon systématiquement, pour désigner et caractériser les couches ombreuses et dangereuses du social. Des « Mohicans de Paris » aux « apaches », on est toujours plus ou moins étranger, quel que soit son lieu de naissance, quand on est de la cour des Miracles (dans *Notre-Dame de Paris*, l'histoire d'Esmeralda, née à Reims, le montrait déjà). Dominique Kalifa, spécialiste de l'histoire de ces zones, réfléchit sur les risques encourus par le choix d'un tel domaine d'études, non seulement au sein du champ académique, mais aussi auprès du public, prompts à accuser l'historien de rechercher un succès facile, voire de voler leur parole à ces exclus qu'il tente de faire parler. Il insiste surtout sur cette étrange fascination qu'inspire toujours à la société officielle cet exotisme des bas-fonds. Susceptible d'animer une gamme très large d'attitudes et de propos idéologiques, cette attraction-répulsion que n'ont pas cessé, en ce début de XXI^e siècle, d'exercer les « misérables » de toutes sortes, doit impérativement être prise en compte par l'historien. Non seulement parce qu'elle est elle-même partie intégrante de l'objet étudié, mais parce qu'elle constitue, pour l'historien lui-même, l'une des principales difficultés. « Chacun, écrit Dominique Kalifa, est ici à la fois Dr Jekyll et Mr Hyde, ce qui rend l'expertise historique particulièrement malaisée. » Mais aussi particulièrement nécessaire.

Ce télescopage, ou cet entrelacs, du spatial et du social dans la notion d'ailleurs, la contribution de

la photographe Anissa Michalon l'éprouve également, quoique sous une tout autre forme. Aux confins de l'enquête, du témoignage et de l'oraison funèbre, l'auteur tente de recomposer l'« ailleurs en déroute » d'Idriss, jeune immigré malien rencontré d'abord à l'occasion d'un reportage sur les foyers Sonacotra en région parisienne – et dont le suicide en prison l'incite à suivre les traces, contradictoires, lacunaires, jusqu'à son village natal. Comme une sorte de micro-histoire trouée, suspendue, inachevée et inachevable, autour d'un « fait de vie » indissolublement tragique et banal. Ce qui frappe dans ce récit (dont l'émotion, à la fois retenue et tendue, sourd à chaque ligne), c'est peut-être surtout l'inextricable diversité et l'apparente confusion des parcours, des pratiques et des représentations de l'espace, jamais réductible à une distinction simple entre l'ici et l'ailleurs (pour aucun des acteurs : ni pour Idriss, ni pour sa famille restée au Mali, ni, surtout peut-être, pour la narratrice). Or l'investissement pratique, affectif et mental de l'espace, affleure sans cesse, comme lorsque à cette représentation du village natal sous forme de plan tracé par Idriss à l'intention de la narratrice (forme à la fois abstraite et subjective : le tremblé du trait, le travail du souvenir), celle-ci répond ou tente de répondre, plus tard, après la mort du jeune homme, par la saisie photographique des *lieux mêmes*...

Le recours à certains travaux récents de l'anthropologie, et aux relations qu'elle réinvente, depuis une trentaine d'années, avec d'autres

disciplines (l'histoire et la sociologie principalement, mais pas seulement) confirme cette mise en crise, profonde et féconde, de toute territorialisation rigide de l'ailleurs. On pourra s'en convaincre tant par l'article d'Ugo Fabietti (traduit pour la première fois en français par Riccardo Ciavolella) que par l'ouvrage d'Alban Bensa, *La Fin de l'exotisme*, dont Quentin Deluermoz délivre ici une lecture. Dans les deux cas, il semble bien que l'effort majeur consiste à remettre en cause le double geste fondateur de l'anthropologie née vers la fin du XIX^e siècle : l'essentialisation des « cultures » et la recherche de leurs « invariants » ; l'identification d'un ailleurs privilégié défini par son extériorité plus ou moins radicale à l'ici occidental. Récusant frontalement le mythe épistémologique des « sociétés sans histoire », ces anthropologues finissent de mettre à mal l'image de la « tache blanche », non seulement celle qu'on imaginait « à explorer », « à recouvrir », « à prendre », mais tout autant celle qu'on voulait « espace-tampon », condition de possibilité d'un rêve ambigu du Tout-Autre. Ce faisant, ils réfutent aussi, et peut-être d'abord, une certaine conception du temps collectif, celle de « l'allochronie » (Johannes Fabian), qui a longtemps intégré l'idée d'une différence radicale entre le temps historique dominant dans les sociétés occidentales modernes, et le temps (quasi) immobile qui serait propre aux sociétés de l'ailleurs lointain. Au contraire, comme l'écrit Riccardo Ciavolella présentant les travaux d'Ugo Fabietti, « de lieu de

recherche lointain privilégié en tant qu'espace de la différence culturelle, l'"ailleurs" devient pour l'anthropologue le lieu à partir duquel apporter un regard décentré sur un monde et sur une historicité communs ». Ce qui ne signifie évidemment pas que le temps soit devenu le même pour tous, d'un bout à l'autre de la planète, mais que les différences de temporalités vécues traversent l'ensemble des sociétés humaines. Ce qui réserve quelques surprises, et quelques paradoxaux retournements, comme lorsque Ugo Fabietti avance (à la suite de Marc Augé) que « les communautés concernées par de tels phénomènes [la colonisation, principalement] ont expérimenté, bien avant les peuples européens, l'accélération de l'histoire, le rétrécissement de l'espace et l'individualisation des destinées » (caractéristiques de ce que le discours médiatique nomme rapidement « mondialisation ») – et qu'à ce titre les acteurs occidentaux qui s'estiment victimes de ce processus pourraient peut-être s'inspirer avec profit des stratégies mises en œuvre par certains de ces groupes « exotiques ».

De tels travaux ne donnent aucun argument au scénario irénique de la « mondialisation heureuse ». Pas davantage à sa version infernale, qu'elle soit portée par la nostalgie de l'État-nation, de la Patrie-du-socialisme, ou du Tiers-Monde... Ils réinvestissent fortement l'étude des rapports de force, à l'œuvre dans l'ensemble de ces interconnexions qu'ils placent au centre moteur de leurs observations et de leurs réflexions, mais en

se faisant particulièrement sensibles aux latitudes des acteurs, et surtout à l'éventualité « de l'événement, qu'un article [d'Alban Bensa], rédigé avec Éric Fassin, présente comme un temps d'ouverture des possibles, non pas infinis, mais contraints par les cadres de sens dans lesquels ils se déploient » (Q. Deluermoz). De même, le refus de reprendre à leur compte l'idée d'une asymétrie constitutive entre « l'Ouest et le reste » (cette asymétrie fût-elle portée par une certaine idéologie tiers-mondiste ou postcoloniale), ce refus qui permet de pleinement « relever le défi » d'une « anthropologie de l'Occident » (U. Fabietti), n'implique nullement que soit « niée l'existence d'univers sociaux et culturels profondément différents. Mais tous apparaissent comme le fruit de processus historiques, pris dans des positions divergentes, vécus et ouverts à la pluralité de l'action. [...] À partir de telles analyses de configurations sociales proches ou lointaines, présentes ou passées, sensibles à leurs enchevêtrements comme à leur hiatus, pourra être reprise la question des relations dynamiques du même et du différent, du soi et de l'autre, et la lancinante question de l'humaine condition » (Q. Deluermoz).

On conçoit que ces directions de l'anthropologie contemporaine peuvent aider au développement d'une « Histoire-Monde », actuellement en plein essor ⁴. Une histoire qui ne se limite pas à la critique (nécessaire, mais parfois un peu

courte) de l'ethnocentrisme occidental, ni surtout, pour reprendre les termes de Krzysztof Pomian (dont l'entretien qu'il nous a accordé recoupe la plupart des questions évoquées dans cet avant-propos – *et bien d'autres encore...*), à un récit global « où tous les chats sont gris », récit plus ou moins clairement fondé sur une conception de l'hybridation qui aboutirait à nier toute forme d'altérité. « *La world history* veut, au contraire, voir l'ici et l'ailleurs dans leurs interactions et leurs transformations réciproques. » Non seulement l'ailleurs n'y est pas « liquidé » par la conscience neuve des interactions planétaires que l'histoire tente désormais de se donner les moyens d'écrire, mais il apparaît comme l'un des noms possibles des principaux défis que l'Europe elle-même doit relever, en son sein. Par une pensée neuve et dynamique de ses frontières (internes autant qu'externes), et aussi, peut-être surtout, par la prise de conscience active de ce qui constitue peut-être aujourd'hui « l'ailleurs fondamental » de l'Europe. Cet ailleurs, « c'est celui que constituent toutes ces populations qui, de manières variables, sont exclues des bienfaits que notre civilisation apporte à une fraction, au demeurant assez large, d'individus. Il y a là une espèce de frontière interne. Mais c'est une gageure de trouver le bon terme, car, en raison de l'immigration, l'interne est directement lié à l'externe. Peut-on résoudre aujourd'hui les problèmes de

4. Voir par exemple, dans le numéro 7 d'*Écrire l'histoire* (2011), la lecture par Pierre Savy de l'ouvrage dirigé par Patrick Boucheron : *Histoire du monde au XV^e siècle*, Fayard, 2009.

la France autrement que dans un contexte très large ? [...] On ne peut pas se contenter de dire qu'on ne peut rien faire en renvoyant la chose au jour béni où l'on pourra agir à l'échelle mondiale. C'est donc dans le domaine social que situe l'un de nos ailleurs, l'une de nos frontières. [...] C'est à la fois une frontière sociale, politique et culturelle. Psychologique aussi. Or, nous sommes orphelins de cadre conceptuel permettant de penser ce type de problème » (K. Pomian). Où l'on retrouve, au sein de la notion d'ailleurs, cet entrelacs du spatial et du social, déjà rencontré.

S'il est une réalité historique, politique et mentale, qui ait assumé pleinement cet entrelacs, mais sous l'égide de l'ici (pour le meilleur et pour le pire), c'est bien la Nation. On peut comprendre qu'à l'heure où les repères spatiaux et sociaux de l'identité collective se brouillent, non seulement séparément, mais plus encore peut-être, dans leur mode, récemment encore dominant, d'articulation, la Nation fasse l'objet d'un désir de « retour ». Aussi a-t-on jugé nécessaire de clore ce dossier consacré à l'ailleurs par la lecture (assurée par Jean-Philippe Chimot) de l'ouvrage tout récemment paru de Jean-Christophe Bailly – dont le titre seul, avec son sens très précis du paradoxe, aurait suffi à nous ravir : *Le Dépaysement. Voyages en France*. Ce livre (dont l'auteur assure que l'idée lui en est venue quand, visionnant dans une chambre d'hôtel new-yorkaise *La Règle du jeu* de Jean Renoir, il s'est surpris à penser de ce film qu'il était « tellement français ») reprend, non sans invention, la forme

du récit de voyage pour tenter d'explorer, si l'on peut dire, la non-identité de la France. Il ne s'agit pas tant de traquer l'exotisme que, par l'attention précise portée à des lieux en apparence les plus typiquement (quoique le plus souvent modestement) « français », de dénouer l'écheveau de leurs résonances temporelles et spatiales. Il s'agit de se retrouver « effectivement ailleurs, loin de ce que l'on connaît », ou de telle sorte que « ce que l'on connaissait ou croyait connaître [se soit] transporté de soi-même dans un ailleurs indiscernable mais présent » (J.-Chr. Bailly). Ainsi, écrit de cette entreprise Jean-Philippe Chimot, « connaître, reconnaître, mais aussi apercevoir ce qu'on avait méconnu, ce qui est devenu méconnaissable, c'est ne jamais être devant la *valeur faciale* de la France ; si elle n'est pas un monument, malgré tout ce qui peut inviter à le penser, elle N'EST PAS ici, ni là. » Si ce livre se donne sincèrement pour objectif de montrer « cette situation nouvelle où se trouve la *France* », et que « la conscience que nous en avons boug[e] », et si, alors que « certains guides se sont trompés, d'autres ont été réduits au silence », Jean-Christophe Bailly travaille bien à « empêcher que la plaie ne se referme sur son infection identitaire », Jean-Philippe Chimot reste néanmoins sceptique sur la capacité d'un tel livre à lutter efficacement, auprès du grand nombre, contre les discours dominants. Car, comme il le rappelle à juste titre, « ce que les médias assènent, ce que les pouvoirs rabâchent, n'est hélas pas *évidemment faux* ». C'est s'interroger sur la force de conviction de ceux qu'on

nommera encore, faute de mieux, les intellectuels. De leur efficacité dans l'art d'imposer, sinon un contre-discours, au moins, fût-ce minoritairement, d'autres repères. La question, certes, n'est pas vaine. Mais qui peut savoir le destin d'un livre... ?

*

Dans ces deux dossiers d'*Écrire l'histoire*, nous avons en quelque sorte fait le pari que le mot « ailleurs » pouvait aider à éclairer « l'histoire que nos pères ont faite [et] celle que nous faisons » (Victor Hugo⁵). Les logiques de la langue sont retorses, et même si l'on accepte, comme le préconisait Mallarmé, de « laisser l'initiative aux mots ⁶ », sans doute convient-il de ne pas le faire avec trop de naïveté. « Ailleurs » relève de ce que la linguistique du discours nomme parfois un « embrayeur », un de ces mots qui ne peuvent prendre sens qu'en référence au sujet de l'énonciation, au « je » qui le profère. Une telle définition pourrait laisser croire que toute activation de la notion d'ailleurs conduit fatalement à un renforcement de la distinction identité/altérité, centre/

périphérie, nous/les autres... Peut-être apparaîtra-t-il à nos lecteurs qu'au contraire l'ailleurs est bien souvent, aujourd'hui, mobilisé pour tenter de formuler la remise en cause plus ou moins radicale de ces distinctions apparemment évidentes, hier encore massives. De même, la transformation d'un adverbe en nom commun, par l'ajout d'un article défini, le passage d'« ailleurs » à « l'ailleurs », pourrait par cette substantivation même laisser croire à l'idée d'un ailleurs absolu, non seulement distant et distinct, mais principalement éloigné de notre ici. Force est de constater que, bien plus fréquemment, l'ailleurs est désormais déterritorialisé, émiété, diffracté au sein même de nos réalités, de nos expériences, de nos espaces les plus proches, les plus intimes – à la condition de bien vouloir l'admettre. En somme, en consacrant ces deux dossiers à l'ailleurs, peut-être avons-nous seulement fait confiance à l'intuition de Montaigne : « Nous pensons toujours ailleurs ⁷. »

Si seulement...

5. Préface de *Marie Tudor*.

6. « Crise de vers », dans *Variation sur un sujet*.

7. *Essais*, livre III, chap. IV : « De la diversion ».